

DOSSIER

Dossier : Les séries télévisées, sous le scalpel des Sciences humaines
Axe I « Approche interne de la série »



ZOMBIE EN SÉRIE

Nadine BOUDOU

Chercheuse indépendante

Résumé

Depuis *La nuit des morts-vivants* de George A. Romero réalisé en 1968, le zombie s'est imposé comme une figure horrifique représentatif d'un monde bouleversé par une catastrophe planétaire. Le format sériel auquel il se prête en révèle tout autant sa force expressive que son adéquation avec des sociétés dans lesquelles les crises et les séries se démultiplient. Son exploitation par le cinéma, la série télévisée, la bande-dessinée ou le jeu vidéo a amplifié son influence sur les imaginaires collectifs. Nous nous appuierons sur la série télévisée *The Walking Dead* dans le but, non pas d'en faire l'analyse, mais afin de montrer en quoi cette série peut servir d'exemple pour illustrer la catastrophe.

Mots-clés

Effondrement – Horreur – Post-apocalyptique – Série télévisée – The Walking Dead – Zombie.

Abstract

Since George A. Romero's *Night of the Living Dead* in 1968, the zombie has become a horrific figure representative of a world turned upside down by a planetary catastrophe. The serial format to which it lends itself reveals both its expressive force and its suitability with companies in which crises and series are multiplying. Its exploitation by the cinema, the television series, the comic strip or the video game has amplified its influence on the collective imagination. We will use the television series *The Walking Dead*, not to analyze it, but to show how this series can be used as an example to illustrate the catastrophe.

Keywords

Collapse – Horror – Post-apocalyptic – Television series – The Walking Dead – Zombie.

L'objectif de cet article est de montrer en quoi le zombie est une figure horrifique particulièrement bien adaptée à la forme sérielle. Depuis *La Nuit des morts-vivants* réalisé en 1968 par George A. Romero, le zombie est devenu une figure incontournable de la culture populaire. Ce dont témoigne le succès des onze saisons de la série télévisée *The Walking Dead* (Robert Kirkman, Frank Darabont, 2010-2022), adaptée d'une bande-dessinée éponyme (Robert Kirkman, Tony Moore, Charlie Adlard, 2003). Le zombie s'est imposé dans l'imaginaire collectif comme le monstre le plus représentatif d'un monde hanté par sa propre fin.

Walter Benjamin, dans *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée*, a analysé les fonctions sociales du cinéma. Il reconnaît à cette technique, le pouvoir de créer « contre certaines psychoses collectives des moyens d'immunisation », grâce à certains films. Ceux-ci parce qu'ils présentent « des phantasmes sadiques et des images délirantes masochistes de manière artificiellement forcée, préviennent la maturation naturelle de ces troubles dans les masses particulièrement exposées en raison des formes actuelles de l'économie » (Benjamin, p. 164). Le festin cannibale auquel cette série nous confronte pourrait avoir aujourd'hui, dans un monde disloqué, le même pouvoir de protection que Benjamin attribue à quelques films. Dans les fictions qui le représentent, le zombie nous ancre dans un univers hallucinatoire dans lequel nous nous projetons de manière distanciée. Ceci nous protège des chocs que provoque à l'écran la violence engendrée par la cannibalisation du monde.

Nous montrerons en un premier temps, comment les réalisateurs de *The Walking Dead* ont su exploiter, après Romero, la richesse métaphorique du zombie. Devenu une espèce invasive, le zombie contraint des humains ensauvagés à le côtoyer dans un monde qu'il s'est approprié. Nous verrons ensuite en quoi le zombie mis en série est représentatif d'une esthétique horrifique. Celle-ci fait de la mise à mort de notre humanité un spectacle total. Enfin, nous montrerons pourquoi la forme sérielle et séquentielle est représentative d'un monde en crise. Selon Gérard Wajcman, les séries auraient le pouvoir de rendre compte de la réalité de notre temps et d'interpréter notre époque. Elles en seraient, comme les zombies, un symptôme.

Sur 11 saisons, *The Walking Dead* suit les péripéties de plusieurs groupes d'individus ayant survécu à une pandémie qui a frappé la planète. Le virus à l'origine de cette catastrophe sanitaire a transformé en zombies ceux qui ont été contaminés. Les zombies, en propageant le virus par morsure et dévoration, annoncent la fin d'un monde. Aucune amélioration n'est à attendre d'une situation

figée soumise à un processus de répétition de la violence. Celle-ci est due à la puissance destructrice des zombies lesquels, par leur virulence, sont parvenus à se propager jusqu'à supplanter l'espèce humaine. La monstruosité des zombies est concurrencée par la cruauté dont font preuve des êtres redoutables tels que le Gouverneur, Negan ou Alpha. La diversification des menaces entretient le suspense nécessaire pour retenir l'attention des téléspectateurs. Le format sériel est adapté à ce type de situations confrontant les personnages principaux à des menaces de mort se répliquant à l'infini et n'ayant pas pour vocation de cesser. Le pouvoir addictif de cette série repose sur la présence de figures emblématiques et sur les rebondissements que leurs actes provoquent, à l'origine de situations inédites. Elle entretient de manière évolutive une atmosphère de désespérance en s'appuyant sur un risque de mort permanent.

Le fait que George A. Romero, après le succès populaire de *La Nuit des morts-vivants*, ait choisi de réitérer en s'appuyant sur ces créatures dans une saga de 5 autres films révèle son intégration réussie au régime sériel. Dans chacun de ses films, les zombies se manifestent sous la forme d'une force cannibale que rien ne peut éradiquer. Dans *The Walking Dead*, ils deviennent progressivement des accessoires du décor et rendent tangible le climat de fin de monde propre à l'apocalypse zombie. Ils accomplissent de manière extrême et outrancière ce qui est attendu de cette série pour perdurer. Dans celle-ci, selon Antonio Dominguez Leiva, « le dilemme central de l'imaginaire américain sur les limites entre culture et nature sauvage est clairement tranché par le phénomène zombie où le triomphe de la mort s'accompagne d'un triomphe de la sauvagerie » (Leiva, p. 34).

Les zombies contraignent les différents protagonistes à se confiner dans des communautés fermées ou à fuir de manière erratique. L'insécurité et la précarité inhérentes à un tel environnement sont ainsi rituellement codifiées et génèrent, par leur permanence, des habitudes. L'impression de stabilité relative est perturbée régulièrement par des événements imprévus entretenant le suspense. Ce qui permet à la série de se renouveler afin d'échapper au même risque d'uniformisation que le zombie fait peser sur le monde. Pour Jean-Pierre Esquenazi, ceci délimiterait « le territoire sériel ». Celui-ci « offre des moments de résolution narrative partielle, mais qui prend garde de laisser la porte ouverte à de nouvelles péripéties » (Esquenazi, 2014, p. 29). Les interrogations que chaque nouvelle situation fait naître tiennent le public en alerte et l'incitent à suivre le déroulement de l'histoire.

L'irruption du groupe des chuchoteurs dans la 9^e saison procure une épaisseur supplémentaire au récit. Ces individus sous le pouvoir d'Alpha s'identifient aux zombies et revendiquent leur acceptation de la fin du monde dont ils sont une manifestation monstrueuse. Il en résulte une nouvelle tension renforcée par l'esprit sectaire de ce groupe. Dans un monde déboussolé, comme le remarquent les auteurs de *Sériescopie*, « la propension à remettre à d'autres les rênes de son existence est proportionnelle à la peur éprouvée et à l'incertitude entourant l'avenir » (Sérissier, Boutet, Bassaguet, p. 589). Les zombies sont des accélérateurs d'une monstruosité latente à laquelle l'effondrement de la civilisation sert de révélateur. Le combat que mène le groupe de survivants contre les zombies et contre les psychopathes qui s'opposent à eux reviendrait à combattre selon Maxime Prévost, « ce que nous sommes en voie de devenir » (Prévost, p. 237).

La figure d'apocalypse dont le zombie est un représentant type serait, selon Maxime Coulombe, un moyen pour le public d'assouvir le désir « d'assister, à défaut de pouvoir rêver de mieux, à la destruction du monde » (Coulombe, p. 101). Celle-ci, vécue comme un spectacle sublime aurait une valeur cathartique et permettrait aux spectateurs de prendre une revanche symbolique sur la violence du monde extérieur. En contrepartie, ce besoin d'exorciser la violence par la violence « alimentant une singulière pulsion de mort » (Coulombe, p. 134), est révélateur d'un état d'esprit propre à notre époque. Il serait la marque d'un sentiment d'impuissance contre lequel nous tenterions de lutter, en prenant une posture symbolique. Maxime Coulombe traite la figure du zombie comme un symptôme particulièrement révélateur du pessimisme contemporain.

Cependant, malgré le renouveau apparent apporté par la disparition et l'apparition de nouveaux personnages, il en résulte un sentiment d'enfermement. Les zombies comme les humains sont pris au piège d'un monde fini dont l'état de désolation n'offre aucune échappatoire. La réduction des possibles due à une situation perçue comme une voie sans issue correspond, pour Éric Dufour, aux codes du cinéma d'horreur. Ceux-ci se caractérisent « par la suspension de l'action au profit d'une situation bloquée qui demeure la même du début à la fin du film » (Dufour, p. 56). Le monde envahi de zombies et d'individus en perte de repères se referme comme un piège sur ceux qui ont survécu.

Le temps à l'arrêt dans lequel l'humanité est bloquée fige l'action dans l'éternel recommencement d'un même présent. Dans un tel milieu, nul ne peut échapper à la suspension d'une temporalité marquée par ce faux mouvement perpétuel. Celui-ci est représentatif de l'horreur qui, selon Éric Dufour est, « comme le

cauchemar, c'est la répétition du même » (Dufour, p. 57). Sa spécificité « n'est pas qu'il finirait mal, c'est qu'il ne finit pas » (Dufour, p. 63). Malgré le caractère dévastateur de l'emprise des zombies sur les corps humains qu'ils déchiquettent et éviscèrent, les personnages principaux sont généralement épargnés. Ce rééquilibrage après des phases de tension garantit la continuation de l'action. Comme le remarque Tifenn Brisset, « Tout l'enjeu est donc l'attente (comme dans le suspense) de l'issue redoutée mais qui n'arrive pas » (Brisset, p. 101).

Le paysage postapocalyptique dans lequel évoluent les zombies renvoie à une impasse horrifique dont les conséquences sont irréversibles. L'esthétique de la dévoration fait de la débauche de sang et de scènes de carnage des motifs récurrents du spectacle. Ce sont des procédés visuels dont l'aspect rituel conforte les amateurs de la série pour lesquels les scènes sanglantes font partie intégrante de l'histoire. « D'où le rôle essentiel des effets spéciaux engagés dans une logique de la surenchère perpétuelle (Leiva, p. 22). Hugo Clénot remarque que ces scènes de carnage « remplissent une fonction analogue à celle d'exhausteurs de goût : elles permettent d'apprécier davantage l'aliment principal, à savoir l'histoire, les émotions et les pensées des personnages » (Clénot, p. 191). Tels sont selon lui « les paradoxes de l'horreur » permettant de renforcer l'intérêt, malgré notre répulsion, que nous portons par ailleurs à l'histoire.

L'incapacité pour le zombie de résister à ses penchants entraîne la démultiplication du nombre de zombies qui deviennent alors majoritaires. Leur nombre et l'absurdité de leur comportement rendent toute organisation sociale impossible. Leur prolifération frappe d'impuissance toute intervention humaine. Comme ils se reproduisent à l'identique, ils neutralisent toute forme de différenciation menant à une uniformisation des comportements. Les zombies devenus tous semblables ne peuvent faire émerger aucune nouveauté et sont pris au piège d'automatismes les menant à l'autodestruction. Ceci a pour conséquence de rendre impossible toute forme d'évolution. L'impact sur le fonctionnement des sociétés est tel qu'elles en deviennent ingouvernables. La dévastation du monde est non soutenable sur le long terme. Ceci remet en cause toute idée d'amélioration à cause d'une situation qui rend prévisible un effondrement global.

Le zombie parvient à nous rendre apparent, de manière symbolique, un monde infecté et dévasté dans un état d'extrême précarité. Selon Vincent Paris, si la société communique ainsi sur le zombie, elle le fait dans le but de se protéger

afin de se perpétuer. « Comme si la société, de façon analogique, se plaçait elle-même au bord du gouffre afin de mieux assurer par la suite sa survie » (Paris, p. 40). Ces récits de fin du monde, portés par le zombie, correspondraient pour l'humanité à « un appel au secours face à sa possible extinction » (Paris, p. 40).

Les zombies, comme les séries, en se démultipliant à l'échelle planétaire en font un médium adapté à des sociétés dans lesquelles se développent des crises en série. La répétition de la crise nous plonge dans une atmosphère commune aux films catastrophe et aux films d'horreur. Selon Gérard Wajcman, « La série fait série de crises, c'est-à-dire de ruptures. Les crises vont désormais elles-mêmes en série » (Wajcman, p. 26). Les dérèglements actuels font écho à la description cauchemardesque que donne *The Walking Dead* de l'effondrement. Dans cette série, comme dans toute fiction consacrée aux zombies, est raconté le combat d'une humanité en sursis contre la pénurie, la violence et la barbarie qu'une catastrophe majeure a pu provoquer. Le zombie par sa démultiplication peut servir de métaphore à un monde en crise dont il est un symptôme.

Le choc que sa présence fait ressentir, renvoie aux chocs multiples vécus par le public dans sa propre vie. À l'image des zombies qui ne cessent d'apparaître, de disparaître pour mieux réapparaître, les catastrophes successives dont les populations sont les victimes entretiennent un climat anxieux. Celui-ci est constitutif d'un monde sans frontières dans lequel l'humanité se trouve prise au piège d'un modèle de développement dont les conséquences sont désastreuses à l'échelle planétaire. Les zombies qui ne cessent de répandre la mort rentrent en résonance avec les nombreuses menaces qui pèsent aujourd'hui sur notre avenir commun. Ils font planer un risque constant de contamination représentatif d'un danger invisible auquel nos sociétés avec la pollution, les radiations, le changement climatique, sont familiarisées. Le zombie peut être assimilé, par son comportement aberrant et sa désorientation, aux déséquilibres mettant en péril notre civilisation. Ceux-ci perturbent toute projection dans l'avenir et construisent une temporalité marquée par la répétition de la crise.

Par son caractère feuilletonesque, cette série est en conformité avec la dynamique d'un monde dans lequel les catastrophes succèdent aux catastrophes, à l'image des zombies qui succèdent aux zombies. Et ce, dans un mouvement évolutif mais circulaire qui contraint l'humanité à effectuer un voyage immobile. Chaque épisode qui compose chaque saison obéit à un temps pris en étau entre des moments d'accalmie interrompus par des scènes de cannibalisme, d'actes de dévoration et de cruauté. Le public trouve dans le déroulement sériel marqué par

des phases d'accélération puis de ralentissement de l'action, un cadrage adapté à sa réalité. Comme le remarque Gérard Wajcman, la forme-série serait « une forme plurielle dans une époque de crise plurale » et « la série serait symptôme du temps et regard sur ce temps ». (Wajcman, p. 26). Le spectateur se plonge avec avidité dans une retranscription de scènes sidérantes dont il reconnaît des équivalences avec son propre vécu. L'avancée inexorable des zombies fait écho à notre sentiment d'impuissance face au dérèglement climatique, à l'épuisement des ressources ou aux situations de guerre.

Le succès populaire de cette série, couronnée par plusieurs prix, témoigne de son adéquation avec la perception que nous avons de la fragilité de notre monde. Nous suivons de manière jubilatoire les péripéties des différents personnages de la série devant s'adapter par nécessité aux incertitudes dans un monde qui vacille. Les chocs reçus à l'écran servent de caisse de résonance à ceux que la vie réelle nous inflige. L'attitude abjecte des zombies et celle des personnages monstrueux de la série nous inspirent la même stupéfaction que le comportement de certains de nos semblables.

Walter Benjamin a reconnu au cinéma cet effet d'adaptation aux chocs qui nous prépare à ceux reçus dans la vie réelle. La mythologie du zombie telle qu'elle s'est constituée avec Romero illustre le Mal qui vient. Celui-ci nous permettrait, selon Henri-Pierre Castel, d'interroger « ce qui fait sens pour des sociétés qui découvrent, non sans vertige, qu'elles n'ont plus aucune espèce d'appui garanti dans la Nature – ni dans la nature humaine, ni dans aucun environnement éternel » (Castel, p. 122). Ce Mal nous attendrait au détour de l'histoire que les fictions de zombies décrivent, à travers des créatures décérébrées et une humanité retournée à l'état sauvage. Comme le remarque Aurélien Barrau en cas de catastrophe majeure, il est possible d'envisager « que les structures de solidarité s'effondrent plus vite et plus fort que les schèmes de prédation » (Barrau, p. 3). Les zombies livrés à leurs pulsions destructrices face à quelques humains régis par la violence mènent à l'anéantissement de notre monde. Le zombie appartient à ce que Hicham-Stéphane Afeissa appelle « un schéma narratif apocalyptique » dont la vertu est de « rendre plus intelligible le monde en crise dans lequel nous vivons, et de nous concevoir nous-mêmes comme des agents actifs au sein de l'histoire » (Afeissa, p. 253). Loin de n'être qu'un phénomène de mode, le zombie détient le pouvoir de symboliser l'effondrement global.

George A. Romero a créé un récit fondateur, un mythe d'origine que l'interprétation qu'en donne *The Walking Dead* permet de prolonger. Comme le remarque Maxime Prévost au sujet de *La Nuit des morts-vivants* de Romero, « les principaux lieux communs de la mythologie du zombie, tout à fait nouveaux en 1968, sont réunis dans ce film fondateur » (Prévost, p. 223). Sur la base de cette mythologie, la série s'est imposée dans le paysage audiovisuel. Le nombre d'œuvres qui se sont inspirées de Romero rend compte selon Leiva d'une « fixation iconographique qui parachève sa véritable cristallisation mythique dans l'imaginaire collectif du Village Global » (Leiva, p. 17). Sans être un mythe, une série, en s'universalisant, partage des propriétés avec lui. Comme l'indique Jean-Pierre Esquenazi, la série « crée et développe un récit originel implicite ou explicite et régulièrement régénéré par un ensemble de rituels (Esquenazi, 2020, p. 119). En fondant un univers spécifique, les réalisateurs de cette série ont su capter notre attention et la retenir en développant sur la base d'une scène initiale, la sortie de l'hôpital de Rick Grimes, une multitude de scènes dramatiques qui n'ont cessé de la compléter pour la complexifier. Ceci va donner à la série sa densité temporelle que chaque saison contribue à approfondir. L'atmosphère de désespérance est rompue par de nombreux rebondissements dus à l'apparition de nouveaux personnages qui relancent l'histoire. Malgré un certain désintérêt du public à partir de la saison 6, *The Walking Dead* a laissé des traces dans l'imaginaire des spectateurs unis par un sentiment d'appartenance à un univers qu'ils partagent en commun.

Les séries télévisées, comme toute fiction, ouvrent l'horizon des possibles tout en nous permettant d'entrer en résonance avec notre époque. Le zombie serait selon Maxime Prévost, « une grotesque caricature à la fois de ce que nous sommes et de ce que nous combattons » (Prévost, p. 233). Les zombies nous font évoluer dans un monde postapocalyptique mais ces fictions nous permettent de nous projeter « au-delà de ce que nous perdons et donc à anticiper ce qui peut émerger » (Servigne, Stevens, Chapelle, p. 152). Comme le remarque Jean-Pierre Dupuy, il faut prendre le danger au sérieux et montrer que, si rien ne change de l'état actuel, la catastrophe est inévitable. Seule une prise de conscience collective pourra nous faire « changer le destin » (Dupuy, p. 164). Le zombie s'impose comme un phénomène social nous mettant face, comme l'écrit Jean-Baptiste Thoret « à une nouvelle société qui veut dévorer l'ancienne » (Thoret, p. 11). Günther Anders souligne que face à la catastrophe en devenir « si l'imagination seule reste insuffisante, entraînée de façon consciente elle saisit infiniment plus de vérité que la perception » (Anders, p. 66). Ces représentations ont un impact sur l'état d'esprit d'un peuple et favorisent

la construction d'images pouvant servir d'indices. La figure du zombie serait un moyen de nous dévoiler les cauchemars de notre temps. Ce qu'Antoine de Baecque, exprime ainsi, « il est temps de prendre la créature morte-vivante pour ce qu'elle est, depuis bientôt quarante ans : la plus intéressante figure d'une Amérique mise à nue » (de Baecque, p. 732). L'élargissement de sa popularité au-delà des frontières de l'Amérique, démontre qu'elle est devenue une créature dont la richesse symbolique n'a cessé de se déployer.

BIBLIOGRAPHIE

- Afeissa, H.-S. (2014), *La fin du monde et de l'humanité. Essai de généalogie du discours écologique*. Paris : PUF.
- Anders, G. (2018), *Et si je suis désespérée que voulez-vous que j'y fasse ?* Paris : Éditions Allia.
- Baecque De. (2012), « Zombie » in De Baecque et Chevallier (dir.), p. 731-732. Paris : PUF.
- Barrau, A. (2022), *Il faut une révolution politique, poétique et philosophique*. Veules-les-Roses : Zulma.
- Benjamin, W. (1991), « L'œuvre d'art à l'époque de sa reproduction mécanisée », *Écrits français*, p. 140-171. Paris : Gallimard.
- Brisset, F. (2020), « La construction de l'horreur dans deux saisons d'*American Horror Story* » in Bouilly (dir.), p. 93-102. Nanterre : Presses Universitaires de Nanterre.
- Castel, P.-H. (2018), *Le Mal qui vient. Essai hâtif sur la fin des temps*. Paris : Les Éditions du Cerf.
- Clemot, H. (2022), *Serial Philosophie. Le paradoxe des séries TV*. Tour : Presses universitaires François Rabelais.
- Coulombe, M. (2012), *Petite philosophie du zombie*. Paris : PUF.
- Dufour, E. (2006), *Le Cinéma d'horreur et ses figures*. Paris : PUF.
- Dupuy, J.-P. (2002), *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*. Paris : Seuil.
- Esquenazi, J.-P. (2014), *Les Séries télévisées. L'avenir du cinéma ?* Paris : Armand Colin.
- Esquenazi, J.-P. (2020), « Une esthétique du temps », in Bouilly (dir.), p. 115-125. Nanterre : Presses Universitaires de Nanterre.
- Leiva, A. D. (2013), *Invasion Zombie*. Auxonne : Le murmure.
- Paris, V. (2014), *Zombies. Sociologie des morts-vivants*. Paris : Éditions Lextenso.
- Prevost, M. (2018), « Les communautés d'après l'histoire : *The Walking Dead* » in Boucher, David, Prévost (dir.), p. 219-240. Québec : Nota Bene.
- Serissier, P., Boutet, M., Bassaguet, J. (2011), *Sériescopie. Guide thématique des séries télévisées*. Paris : Ellipses.
- Servigne, P., Stevens, R., Chapelle, G. (2018), *Une Autre fin du monde est possible. Vivre l'effondrement et pas seulement y survivre*. Paris : Seuil.
- Thoret, J.-B. (2007), « Ils sont comme nous » in Thoret (dir.), p. 5-13. Paris : Ellipses.
- Wajcman, G. (2018), *Les Séries, le monde, la crise, les femmes*. Lagrasse : Éditions Verdier.



BIOGRAPHIE

Nadine BOUDOU est docteure en Ethnologie et docteure en Sociologie. Elle est professeur de Philosophie à Montpellier et chercheuse indépendante. Ses travaux portent sur les imaginaires cinématographiques et télévisuels. Elle a publié notamment : « La symbolique du zombie », *Journal for Communications Studies*, vol. 7. 2014. « True Detective. Du sexe à la mort : une histoire de pouvoir », *Philosophical Journal of Violence*, vol. 1, 2017. « Real Humans ou le devenir machine de l'humanité », *Imaginaire et technologie*. Paris ; Éditions du Cygne, 2018. « Le cinéma post-apocalyptique ou les imaginaires du désastre », *Imaginaires post-apocalyptiques*. Grenoble : UGA Éditions, 2021.



BIOGRAPHY

Nadine BOUDOU has a doctorate in Ethnology and a doctorate in Sociology. She is a professor of Philosophy in Montpellier and an independent researcher. His work focuses on cinematographic and television imaginaries. She has published in particular: "The symbolism of the zombie", *Journal for Communications Studies*, vol. 7. 2014. "True Detective. From Sex to Death: A History of Power", *Philosophical Journal of Violence*, vol. 1, 2017. "Real Humans or the becoming machine of humanity", *Imaginary and technology*, Editions du Cygne, 2018. "Post-apocalyptic cinema or the imaginaries of disaster", *Post-apocalyptic imaginaries*. Grenoble : UGA Éditions, 2021.